

LE CONTE A CLARISSE

Il y a quelques années, dans un petit village de la province française, vivait une jeune paysanne répondant au nom de Clarisse. Tendre et jolie, elle habitait avec ses parents, et s'était faite une bonne réputation en tannant des peaux de lapins.

Un jour, un voisin vint voir la jeune fille et lui dit : « Dis donc, ma petite Clarisse, voudrais-tu me tanner une peau dans les jours à venir ? C'est celle de ma vieille lapine qui vient d'assurer une dernière fois son rôle de mère. Maintenant que les petits peuvent se débrouiller seuls, je voudrais bien la tuer. Évidemment, je te donnerai quelque chose pour la peine. » Clarisse accepta et le voisin apporta la peau le lendemain, et pour tout dire, elle était superbe, toute en longs poils gris soyeux.

Mais avant de poursuivre, je me dois de vous expliquer comment Clarisse procédait. Elle tenait la recette d'une tante qui l'avait elle même retrouvée sur un vieux papier menaçant de disparaître en poussière. Clarisse la recopia sans se douter que cette même feuille finirait peut-être un jour en poussière au fond d'un tiroir.

Après avoir retiré la peau de l'animal, il fallait racler l'intérieur de celle-ci pour enlever tous les dépôts graisseux et autres qui avaient pu se fixer sur la surface lisse. Ensuite, il fallait tremper la peau dans une solution d'eau contenant 100 g d'alun et 50 g de sel. L'alun est un composé d'aluminium et de potassium qui sert à clarifier l'eau, mais aussi à fixer les teintures sur les étoffes. La dissolution des deux corps pouvait se faire à chaud, mais il fallait ensuite attendre que l'eau revint à une température de 20° pour que la peau puisse être plongée dans le bain jusqu'à être complètement immergée.

Il y avait à ce moment là une coupure dans le travail : en effet, il suffisait de laisser tremper la fourrure, à condition de la remuer plusieurs fois par jour, le nombre de jours dépendant de la nature et de la taille de l'animal : ainsi 48 heures suffisaient pour un lapin ou un lièvre, mais en fallait 24 de plus pour un renard, et la recette précisait qu'il fallait laisser passer encore deux nuits pour un loup. Cette remarque faisait toujours rire Clarisse et elle demandait parfois à son père de lui en piéger un pour faire une descente de lit.

Après cette pause commençait la partie délicate du travail qui consistait à effectuer un second grattage de façon à obtenir une surface parfaitement lisse du côté de la chair. La moindre entaille pouvait gâcher toute la beauté de la peau. Aussi fallait-il utiliser un couteau

arrondi à lame non coupante.

Il ne restait plus alors qu'à faire sécher l'ouvrage en ayant soin de souvent frotter la peau pour éviter qu'elle ne se recroqueville et se froisse. En effet, en séchant, elle se rétracte et, à ses débuts de tanneur, Clarisse ayant un jour oublié de venir tendre sa fourrure, la retrouva toute froissée et dut la remettre au bain pour enlever toute trace. Mais l'aventure lui servit de leçon, et jamais par la suite elle n'oublia d'aller tendre son ouvrage au séchage.

Il fallait ensuite la saupoudrer de talc et la frotter entre ses mains comme pour un savonnage, après quoi, il ne restait qu'à la battre pour ôter la poudre, puis la brosser et la peigner pour lui donner bon aspect.

Mais revenons au tannage de cette fameuse peau. Après avoir laissé passer les deux jours de trempe, Clarisse retroussa les manches de sa tunique, que cachait imparfaitement une vieille blouse, et elle s'approcha de la bassine dans laquelle baignait la peau. Clarisse saisit son couteau rond et commença le grattage minutieux.

Soudain, elle se vit entourée par une dizaine de petits lapins qui vinrent s'asseoir sur leur derrière et qui la fixèrent curieusement de leurs yeux tranquilles qui semblaient pourtant luire d'un étrange éclat. Après un court instant, elle remarqua qu'ils paraissaient tristes et résignés. L'un semblait même contenir une grosse colère. Elle continua cependant son ouvrage sans cesser de voir les petits lapins qui bientôt parlèrent ou plutôt crièrent : « Sale fille ! N'as-tu pas honte ? Triturer ainsi la dépouille de notre mère ! Sale fille ! »

A ce moment précis, Clarisse sentit une violente douleur au doigt ; elle sursauta et regardant l'eau, elle s'aperçut que celle-ci se teignait lentement de rouge. Elle venait de s'entailler la chair, ce qui relevait de l'exploit si l'on considérait la qualité de la lame. Il n'était pas question de finir le tannage ce jour-là et elle rentra chez elle pour se soigner.

Clarisse ne finit d'ailleurs jamais de tanner cette peau. Elle préféra en donner deux apprêtées plutôt que de retoucher à celle-la qu'elle enterra dans un coin du jardin.

Elle tanna de nouveau par la suite, car son sens pratique était trop grand comme chez bien des gens de la terre. Cette histoire serait restée ignorée de tous, si un jour, par hasard, dans une discussion avec Clarisse, je n'avais parlé de petits lapins si tendres et si jolis qu'il ne leur manquait que la parole...

LE RETOUR

Elle a tant attendu ce jour, avec la certitude profonde qu'il finirait par arriver. Alors, à chaque moment, elle savait qu'enfin, elle triompherait du scepticisme de tous, que leurs sourires en coin se figeraient et que le sien s'épanouirait pour toujours. Toutes leurs médisances, leurs surnoisées allusions, leurs ironies faciles, ils les ravaleraient, se congestionnant de rage ou de regrets. C'étaient des innocents : ils ne savaient pas, ne pouvaient pas savoir ce qu'elle savait tant il est vrai que sa certitude reposait sur cette folle affirmation de son mari au soir de leur mariage.

Elle se revoit toute jeune, lisse à croquer, la peau douce et tendre au velouté de pêche, et même si elle n'était qu'une fille quelconque, comme tant d'autres, ni laide, ni belle, elle avait cet argument là pour séduire, cette peau qui retenait la main qui la caressait. Sa main à lui en l'occurrence, une main de travailleur un peu calleuse, mais pas suffisamment pour ne pas apprécier la douceur.

Et aujourd'hui, vieille presque, cette peau entamée par les années, les pleurs, les longues veillées à repasser son linge, à l'amidonner, le ranger soigneusement dans l'armoire pour qu'au jour de son retour, tout soit prêt pour lui comme à l'heure du départ. Aujourd'hui donc, cette peau racornie, fripée par endroits, lâche où elle était si tendre, rêche où elle était veloutée, cette peau peut trembler car sa main est revenue, cette main qui la faisait naguère se cambrer et gémir, cette main s'est reposée sur elle. Tendrement, simplement, elle a suivi le cou, glissé le long de son corps comme il y a bien longtemps pour revenir à l'épaule, l'enserrer, la caresser... le même geste que le soir de leur noce.

A cet instant, elle ré-entend la voix du jeune gaillard : « Tu sais, ma douce, il faut que je te dise... Notre bonheur ne durera pas... il sera brisé sans qu'aucun signe nous prévienne... Je te quitterai... Tu suivras mon corps, mais toi seule sauras que je reviendrai... si tu le veux vraiment. En tenant la maison et mes affaires comme si je ne t'avais jamais quittée que pour quelques heures... Alors un jour, toujours sans aucun signe annonciateur, je reviendrai, comme si je m'étais absenté pour acheter le journal... »

Sa voix n'a pas changé. Comme il l'avait prédit, il est revenu, longtemps après qu'elle eut suivi son corps jusqu'au cimetière. « Salut ma femme, c'est moi ! » Elle comprend bien qu'il n'a pas dit ma douce, sa peau a tant changé... et lui si peu... Encore qu'en le

regardant bien, elle le trouve forci, un peu plus voûté aussi, les cheveux un peu moins mats, l'œil plus terne. Elle s'affaire tout autour de lui, le touche pour un rien, le câline, le presse de questions... Lui ne la quitte des yeux que pour vérifier la tenue de la maison. Elle s'empresse de lui montrer que tout est en place, rangé, propre...

Même le repas, comme chacun depuis son départ, est prêt pour deux. Il sourit franchement pour la première fois depuis son retour. « Tu sais, ma femme, tu as été parfaite. Je crois que je pourrai rester. Je ne peux pas t'en dire plus, mais c'était la condition : tout doit être parfait... »

Il se détend peu à peu, heureux de plus en plus, sentant qu'une seconde vie l'attend, oubliant toutes ces années perdues à n'être pas près d'elle... Elle devine que la partie est gagnée, le voyant de plus en plus sûr de lui. Tous ceux regardent ce qu'il leur reste de vie à passer ensemble, heureux, en vrai vieux couple qu'ils forment en ce moment, l'un contre l'autre, après tant de temps à s'attendre.

Ils vont se coucher. Son pyjama l'attend sous l'oreiller, comme autrefois. Il quitte ses habits, se regarde dans la glace, un peu enrobé c'est vrai, mais encore solide. Elle le regarde, pas même surprise de le retrouver tout près d'elle. Elle quitte la chambre quelques secondes pour gagner la salle de bain tandis qu'il prend son pantalon de pyjama. Elle lui parle tout le temps, sans lui laisser le temps de répondre. Quand elle revient, heureuse comme une gamine de quinze ans à son premier rendez-vous, il n'est plus là. Seul le pyjama qu'il n'a pu enfiler est resté par terre pour signer son passage.

Mais comment aurait-elle pu prévoir qu'il grossirait ?

L'ETEIGNEUR DE REVERBERES...

Cette idée fixe me tenaille, provoquant parfois cette douleur intercostale sur le flanc gauche, me faisant craindre un problème cardiaque bien que je sache que le cœur n'est point vraiment situé à cet endroit. L'image populaire situant cet organe vital sous le sein gauche est suffisamment forte et imprécise pour me troubler dans ces moments-là.

Mon extraordinaire pouvoir grandit me laissant totalement désarçonné car je ne suis pas encore totalement capable de le maîtriser. Cette nuit, je me livrerai à une nouvelle expérience, qui, si elle est concluante pourrait bien me délivrer totalement. Et d'autres aussi... Je ne saurai pourtant jamais comment cela m'est arrivé, à moi, quelconque, moyen, anonyme jusque dans mon nom, Jean Martin, dans mon emploi, agent technique, et dans mes goûts pour le football et la danse. Pourquoi ? Comment ? Est-ce un signe du destin, par là, entendons une décision de l'ordonnateur suprême ? Est-ce un dérèglement biologique, une inoculation insoupçonnée, un problème génétique ou encore une aberration magnétique ayant perturbée ma vie ? Je ne sais... De fait, plus l'étrange se manifeste et moins me semble loin la vérité. Ma vérité ! Bizarre quête qui m'éloigne chaque jour un peu plus des autres. Même mes passions d'antan ne provoquent plus en moi cet oubli qui me procurait tant de paix et de bonheur. J'ai même quitté mon équipe de foot de peur d'être démasqué. Récemment en effet, lors d'un match nocturne, à la suite d'un incident sur lequel je ne digresserai pas, sauf pour signaler qu'il provoqua ma colère, les lumières du stade s'éteignirent. Cela provoqua une belle pagaille, les protestations forcenées de l'équipe adverse qui nous accusèrent d'utiliser nos installations pour pallier notre faiblesse technique et pour finir l'annulation du match. Je ne peux désormais risquer pareille mésaventure. Pourtant, le temps des rencontres, toutes mes angoisses disparaissaient ainsi que les maux les accompagnant comme cette douleur à l'intérieur du bras gauche ou ces tressaillements des nerfs au coin de l'œil ou dans le dos, tics impertinents que je n'arrive absolument pas à calmer.

Ces manifestations ne sont pas apparues tout de suite, mais bien après que j'aie acquis la certitude de posséder ce don, quand trop de fois il se fut manifesté pour pouvoir douter de sa réalité, mais avant cependant d'avoir décidé de le maîtriser, ce que je suis donc peut-être sur le point de réaliser.

Pendant quelques années, je m'amusais simplement de constater que régulièrement

les lampadaires s'éteignaient sur mon passage, soit par lignées entières, soit parfois isolément, par hasard. Puis il y eut ce soir où je traversais le vieux quartier de la Colterelle qui remonte des bords de la rivière vers le noble plateau de la belle ville, cette fameuse Colterelle, l'âme antique de notre cité ouvrière, que je plongeais dans l'obscurité. Car il ne fait aucun doute aujourd'hui que je fus l'auteur involontaire de cet incident dont se saisit la presse locale pour polémiquer avec l'Agence d'Électricité Moderne, nouvellement implantée dans la région après le rachat de Énergie Électrique Fonctionnelle qui s'était spécialisée dans l'outillage, cédant ses usines de production et son réseau de diffusion à l'une des plus grosses firmes nationale provoquant le licenciement de vieux fidèles et l'arrivée de jeunes loups, venus d'autres régions se faire les dents dans nos calmes montagnes. Ce soir là, en traversant la Colterelle, je fulminais intérieurement contre l'entrée des chars satiéliques dans la Doumarie voisine dont la jeunesse rêvait de liberté d'expression, de musique rock et de démocratie. J'étais innocent et pur alors... Je le suis moins depuis qu'une boule d'air me bloque la respiration et la digestion et m'indispose au point de me faire désirer ardemment un rot, moi qui suis de si bonne éducation. Si par hasard j'arrive à l'expulsion salvatrice, c'est pour m'apercevoir tout aussitôt qu'elle n'était que mirage, que la bulle est toujours là, occupant tout mon être et semblant même ankyloser mon cerveau.

Il n'y a pas si longtemps encore, j'échappais à mon cauchemar en allant me soûler de musique, me noyant dans le flot des danseurs des boites de nuit du coin, m'oubliant totalement dans cet anonymat salvateur. J'oserais dire que je m'éclatais, heureux, pleinement, libre et euphorique d'une saine fatigue. Mais je n'ai plus cet échappatoire depuis ce samedi où les videurs du Ding Dong Danse firent soigneusement leur ouvrage à l'encontre de jeunes dont le seul tort était de venir d'un autre pays et de présenter un type morphologique différent du nôtre. J'hésitais entre intervenir et m'en aller, lorsque la boite se retrouva dans les ténèbres, provoquant une panique indescriptible. Je me collais à un mur, essayant de calmer ma rage intérieure et attendant le retour de la lumière. C'est à ce moment là que j'ai commencé à deviner que mon don ne s'exerçait que si la colère avait pris possession de mon corps.

Depuis je ne suis guère sorti que pour aller à mon travail, passant le reste de ma journée à me souvenir de chaque révolte et de ses effets, de chaque rage et de sa nuit. Je reste étendu sur mon lit ou sur le canapé, envahi du matin jusqu'au soir par une fatigue malsaine,

l'esprit embrouillé, les jambes lourdes, sans avoir fait aucun effort justifiant cet état de lassitude extrême. A la nuit tombée, j'ai quelques heures de répit jusqu'à ce que je trouve un sommeil agité par des rêves étranges et angoissants.

Je me demande d'ailleurs si vais pouvoir garder mon emploi, étant dans un perpétuel état d'excitation, voir d'énervement qui risque à chaque instant de dégénérer en altercation avec mes supérieurs ou mes subordonnés. Par le passé, cela est déjà arrivé sans conséquence grave, mais la focalisation que je fais sur mon trouble ou mon don, a développé celui-ci et je crains que la moindre de mes sautes d'humeur paralyse l'usine entière.

Car j'ai la conviction maintenant que non seulement j'ai la possibilité d'éteindre les lumières mais aussi d'intervenir sur tous les circuits électriques proches, dès que je suis en colère, que celle-ci soit un énervement trop fort ou une révolte face à une injustice.

Mes troubles physiques se sont encore accentués ces derniers temps. J'ai depuis longtemps cessé de consulter les médecins auxquels je ne peux confier mon terrible secret. Je leur livre simplement mes symptômes physiques et je connais désormais leurs réactions : « ... déprime... vous faut du repos... essayez une psychothérapie...vous donnera un coup de fouet... ces comprimés... maladie du siècle... changer les idées... comment cela a-t-il... du sport... ces cachets... de la marche.... ne pensez plus à vos... » Comme c'est facile à dire : hier soir encore, j'ai eu le malheur d'écouter les informations et la succession de nouvelles que j'ai entendue (viol puis meurtre d'un enfant, prise d'otages, reportage sur les enfants abandonnés de la Doumarie, augmentation du prix des carburants, guerre entre l'Alberonnie et le Percheim, fraudes électorales...) a soulevé en moi une vague de révolte qui a plongé tout le quartier dans l'obscurité et le silence. Seul un piano jouait quelques notes légères, puis, dans tous les appartements, de timides lucioles se mirent à danser derrière les fenêtres, lumignons fragiles et chaleureux. Ce calme m'a rasséréiné et j'ai connu quelques moments de paix, bientôt étouffés par le retour de l'électricité. C'est là, à cet instant précis, que j'ai décidé de me livrer à l'expérience ce soir. Dans quelques minutes, j'irai écouter les informations près de la centrale nucléaire de Polcher, afin de connaître l'étendue réelle de mes pouvoirs. Les nouvelles seront sûrement suffisamment scandaleuses pour provoquer un nouvel éclat de révolte et de furieuse colère.

Certes les risques sont immenses... mais à quoi rime ma vie et celles de tous les

autres puisque seule la violence et l'injustice semblent s'épanouir...

Il est 1'heure...

CONTRATSE

Jeudi

Il y a longtemps, bien longtemps que je voulais aller dans cette ville. C'est une grande ville pleine d'animation, plusieurs milliers d'hommes l'habitent, n'importe quel étranger y est admis. J'y suis entré ce matin et depuis je ne compte plus les rencontres dans les rues grouillantes. Il semble qu'ici la vie est plus colorée qu'ailleurs et les gens plus chaleureux. L'esprit de fête perpétuelle qui règne ne peut que séduire le nouveau venu et la facilité avec laquelle chacun déambule le met en telle confiance qu'il semble faire partie de ce monde depuis sa naissance.

Contratse hantait mes rêves depuis toujours, bien que nul ait pu me dire ce qu'elle était, cette ville fascinante entourée d'une aura merveilleuse. Tous mes aînés partis y vivre n'en étaient pas revenus. Pas un appel, pas une lettre... Rien. Pourtant, régulièrement d'autres allaient les rejoindre, parcourant de folles distances par tous les moyens. L'attrait de Contratse a toujours tenu à sa haute enceinte l'entourant, aux musiques vibrantes que les vents portent à plusieurs kilomètres parfois et surtout, à des rumeurs transmises de générations en générations mais qu'on ne peut prendre au sérieux. On a dit que c'est un lieu de débauche, de jouissances faciles ordonnées par le diable, de maléfices. D'autres ont affirmés que c'est la paix à son plus absolu degré et la caresse de tous les sens... Il s'est dit tant de choses que mon seul désir était de rejoindre Contratse pour savoir. Savoir et témoigner. Nul doute que ramener un reportage sur la cité mystérieuse me propulsera à un poste honorable dans n'importe quel institut de média-communication. Bien sûr, j'ai tenu mon projet secret. Même ma famille ignore que je suis maintenant au cœur de la ville, au cœur de la vie.

J'erre dans la foule depuis que j'ai franchi l'enceinte? Nul garde, nulle grille et pas plus de musiques envoûtantes pour m'accueillir au terme de mon périple. J'ai eu l'impression de pénétrer une ville comme j'en avais visité tant d'autres en notre monde. Mais cette fois pourtant, je n'ai ressenti aucune impression de dépaysement. Là est la magie de Contratse : donner au nouvel arrivant l'impression d'avoir toujours arpenté ses rues et de ne rien ignorer de son monde.

Je ne livre ici que mes premières impressions. Mon travail n'a pas encore

commencé. Je m'octroie quelques vacances avant de me mettre au labeur, de réaliser interviews, images et de mettre en forme.

dimanche

Trois jours à peine que je suis entré dans Contratse et je me force à mettre un terme à mes errances. Le temps ne devrait pas me presser mais tout ce que j'ai appris en quelques heures dépasse l'entendement du commun des mortels des contrées extérieures. Je ne sais toujours pas si Contratse doit son nom à "contrat", mais je sais désormais que ma vie est régie par un contrat que je n'ai pas signé et par lequel j'ai engagé mon avenir sans le savoir.

Comment je ferai parvenir ces lignes au monde est un problème que je réglerai plus tard. Pour l'instant, il me faut les écrire pour témoigner. Contratse est la cité d'où l'on ne revient pas. Vaste labyrinthe d'où nul au demeurant ne songe à s'exiler. Car je me dois d'être honnête : la vie est douce ici pour qui est venu sans intention précise. Je n'ai pas encore compris comment cela est possible mais tout un chacun peut vivre sans problème, trouver table garnie et lit hospitalier même s'il n'a pas le moindre argent. Mais je trouverai l'explication : comment nourrir et loger une telle foule à l'intérieur d'une enceinte qu'on ne peut plus franchir. Dans cette vie facile, le complexe est de ne pas se laisser aller à oublier le monde extérieur. J'ai rencontré par hasard dans la foule un de mes aimés venu à Contratse il y a un an à peine. Il ne m'a même pas reconnu et ne se souvient plus de notre ville. C'est en le voyant que j'ai compris qu'on ne quittait pas cette cité. Pour corroborer cette idée, j'ai demandé depuis à de nombreuses personnes où était la sortie et aucune n'a pu me l'indiquer. Chaque fois, un regard ahuri m'a regardé comme l'on toise un fou, avec peur, incompréhension et mépris. J'ai passé ma journée à essayer de prendre des repères, ce qui n'est pas facile sans boussole et sans enregistreur vidéophotographique, mais ce genre de matériel est ici introuvable. Je sors de ma quête fourbu et tout aussi perdu qu'avant. Je vais trouver un gîte et continuerai mes recherches demain. Je suis las ce soir et, je l'avoue, un peu désespéré. Trouverai-je le sommeil ?

Lundi

Je n'ai toujours pas réussi à repéré l'enceinte de la ville. J'ai essayé d'ouvrir encore plus mes yeux, de voir l'insondable, d'entendre l'inaudible souffle de l'extérieur, mais en vain. Cette attention à observer mon environnement m'a alerté d'une autre façon : Nul vieillard ici.

Si l'on ne ressort pas de Contratse, on n'y vieillit pas ou on y meurt jeune. Je n'ai pas encore réfléchi suffisamment pour savoir quel effet cela me produit. A force d'avoir l'esprit en éveil, ma pensée n'est plus vraiment ordonnée. Demain, je vais procéder différemment, suivre la foule, la vivre pour mieux la comprendre. Je vais me reposer plus tard demain matin afin de rester dans cette ville la nuit, plus longtemps. Le cœur d'une ville apparaît tard. Les lumières artificielles révèlent le vrai visage d'un monde et si je veux percer le mystère de Contratse, il me faut la vivre plus intensément. Et pourquoi pas une femme ?

Mercredi

J'écris dans le fond d'une gargote. J'ai passé une partie de la nuit à arpenter Contratse. J'ai même dansé dans une boîte. Musique moderne et jolies filles, et soudainement, un vieux tango comme il ne s'en fait plus chez nous depuis longtemps. Mais le plus surprenant est que tout le monde savait le danser. Même moi, qui n'ai jamais pris un seul cours de danse traditionnelle et classique des temps anciens. Pendant quelques heures, j'ai tout oublié de la mission que je me suis fixé et j'ai, pour la première fois de ma vie pris du plaisir à danser. Moi qu'on traitait d'intellectuel et qui, jouant le jeu, ne me mêlais jamais à ces divertissements que je jugeais puérils et décadents. J'ai ainsi lié connaissance avec quelques personnes des deux sexes. Je crois l'avoir dit, mais ici, entrer en relation avec quelqu'un ne pose aucun problème. Sauf si on demande où vivent les personnes. Cette question est parue indue à tous ceux à qui je l'ai posée, de même que celle de la sortie de la ville. Nul ici ne semble savoir son âge ni ses origines et d'ailleurs personne n'en parle. Je crois d'ailleurs pouvoir avancer que la vie et la propriété privée n'existe pas en ces lieux. Les appartements semblent ouverts à tous et on ne sait jamais chez qui on est quand on entre quelque part. Mais tout paraît si naturel que cela n'est absolument pas gênant.

J'ai d'autre part remarqué qu'il n'y a pas de journaux dans la ville, que les télévisions et radios ne diffusent que de la musique et de très vieilles séries dites américaines. Quant aux cinémas, ils ne présentent que d'antiques productions pré-vidéo-laser. De ce point de vue, il y a un décalage énorme entre ce que l'on présente et ce qui se fait ailleurs actuellement. Mais nul n'a l'air de s'en plaindre. Un nombre étonnant de choses m'aurait choqué en quelques secondes en tout autre endroit mais ici, il me faut des jours pour m'apercevoir de ce qui diffère d'une cité normale. Ainsi l'absence d'affiches et de publicités agressives. Le soir, les néons s'allument sans ostentation et se fondent au décor : c'est à peine

si l'on s'aperçoit que la nuit est tombée.

Jeudi

Une semaine tout juste que je suis entré dans Contratse. J'ai encore peu avancé dans mes investigations. Mes impressions se confirment : pas de murs, ni de vieillards, ni de journaux, ni d'informations, ni de moyens d'enregistrements du son et de l'image, mais toujours, la foule jeune, gaie et communicative.

Ce jour, j'ai fait la connaissance d'un jeune homme qui me semble différer du restant de la population. Une lueur dans le regard me l'a signalé, et, naturellement, comme cela se fait ici, nous sommes allés nous asseoir à une table bien achalandée pour deviser. Tout aussi rituellement, nous n'avons rien dit de sérieux, commentant le passage des uns et des autres, répercutant la rumeur de l'ouverture d'une nouvelle boîte de jeux. Mais Elmor détonne... comme moi peut-être. Il n'a pas le sourire béat éternellement écrit sur ses lèvres, son regard se fronce parfois et sa main a tapoté nerveusement la table pendant que nous discutons. Ces signes sont les premiers que je remarque chez quelqu'un depuis mon arrivée ici. Et c'est la première fois que l'on me donne rendez-vous pour plus tard. Elmor est-il dans ma situation ? Je le saurai dans quelques heures puisque nous devons aller ensemble dans cette nouvelle boîte.

Fin de la nuit de jeudi à vendredi

Quelques mots rapides avant d'aller dormir un peu. Parler de la boîte ne servirait à rien, mais par contre, il me paraît pratiquement sûr que Elmor connaît une montagne de renseignements sur Contratse. Il ne s'est pas vraiment livré cette nuit, mais il sait ce que je cherche et je me demande s'il ne désire pas me le transmettre. Pour l'instant j'ai l'impression qu'il me teste pour savoir ce que j'ai découvert. Ainsi, de manière anodine, m'a-t-il demandé si l'entretien de la fine moustache que je m'étais laissé pousser avant de venir ne me demandait pas trop de temps. J'ai du faire une tête terrible en passant une main sur mes joues incroyablement lisses, alors que je ne me suis pas rasé depuis mon arrivée. Il a pris un air amusé. J'en ai profité pour m'enquérir de l'éventuelle présence de personnes âgées dans la cité. " En cherchant bien, il est sûrement possible d'en rencontrer quelques unes." a été sa seule réponse. Son visage n'avait aucune expression particulière. Il a changé de sujet. La nuit était déjà bien avancée lorsqu'il m'a quitté sans me fixer de nouveau rendez-vous. Je n'ai pas

cherché à le suivre car j'ai l'intime conviction qu'il est capable de me retrouver sans problème.

Ce constat de ma barbe ne poussant plus me laisse pantois et je ne vois pour l'instant que deux solutions : soit le temps se déroule différemment, soit le métabolisme humain est transformé dans cette partie de la terre.

Samedi soir

Ces deux jours, Elmor ne s'est pas manifesté. J'ai erré, cherchant obstinément un vieillard, pénétrant dans des maisons sans gêne aucune, ce qui n'a d'ailleurs surpris personne, déambulant de rues en rues, sans rien déceler de nouveau. Je tourne en rond : aucune nouvelle rencontre intéressante pour mes recherches et toujours autour de moi, cette foule gaie et colorée, sans soucis, inactive et nonchalante. Cette ville dont je rêvais m'est tout à la fois familière et indifférente. Je ne pourrais y vivre longtemps car je m'y ennuierais très vite.

Cette pensée me rappelle que je ne sais toujours pas comment je sortirai d'ici le moment venu. J'ai pensé dresser des pigeons pour faire sortir mes notes, ce qui ne résout pas le problème de ma propre personne.

Dimanche midi

J'ai retrouvé Elmor cette nuit. Ou plus certainement a-t-il souhaité me parler. Il était environ 3 heures ce matin lorsqu'il s'est retrouvé à mes côtés et immédiatement m'a dit : "Il faut que je t'emmène voir quelque chose que tu n'as jamais vu. C'est un spectacle inoubliable. Admire le et surtout, observe." Je l'ai suivi en silence. J'ai senti qu'il était inutile de poser des questions. J'ai constamment l'impression de suivre un maître qui m'initie, et c'est ce que je désire le plus actuellement.

Nous avons marché un certain temps et il m'a entraîné dans un quartier que je ne connaissais pas et dont je ne suis pas sûr de retrouver le chemin. Pour la première fois depuis mon arrivée ici, j'ai quitté la foule et son incessant murmure d'où s'élèvent régulièrement quelques rires. J'ai retrouvé le silence mais à l'intérieur de ma tête, un bourdonnement régulier s'est prolongé peu avant que je me sente enfin moi-même, comme autrefois (il y a une quinzaine de jours) lorsque je refermais la porte de ma chambre dans la maison silencieuse au cœur de la nuit. Les rues que nous empruntions étaient longées de grands

bâtiments gris, sinistres comparés à ce que j'ai vu de Contratse jusqu'à cet instant. Puis nous sommes arrivés près d'une immense place couverte d'une multitude de bancs régulièrement répartis. J'allais m'avancer lorsqu'Elmor m'a saisi le bras, exerçant une légère pression, et m'a chuchoté : "Nous sommes un peu en avance. Attendons quelques secondes. Je te rappelle que tu vas voir un spectacle étonnant. Quoi qu'il arrive ne bouge pas et ne dit rien. Observe seulement." A ce moment là, j'ai senti une vibration légère à travers le mur contre lequel nous étions appuyé et, plus loin, un vague murmure indécélable quelques secondes plus tôt, s'amplifiait peu à peu, pour devenir un bruit assourdissant de foule avançant en rangs serrés, tout en bavardant. Cette foule est arrivée dans notre rue, a défilé tranquillement devant nous pour aller s'asseoir sur les bancs alors que d'autres rues, débouchaient semblables cortèges qui envahirent en quelques minutes tout l'espace. Plusieurs milliers de personnes venaient d'accomplir devant moi l'exploit de se répartir dans un espace bien défini, sans bousculade et avec calme, comme si elle accomplissait la un acte familier, longuement répété. Quand tout le monde fut assis, je sentis la main d'Elmor serrer imperceptiblement mon épaule. Un silence soudain et inattendu s'établit et un dixième de seconde plus tard, la place, toute l'immense place était de nouveau vide. J'allais crier, mais la main d'Elmor s'était plaquée sur mon visage. Je l'ai mordu sans pouvoir me contrôler, mais de cela, je m'en suis aperçu en me retournant vers lui. Ses lèvres étaient crispées, les veines de son cou dilatées et ses sourcils froncés coupaient son visage d'une barre sombre. D'un mouvement de la tête, il a ramené mon attention sur la place, tout en maintenant sa main sur ma bouche pour prévenir un nouveau cri que je n'aurais pas manqué de pousser lorsque plusieurs portes de grands bâtiments s'ouvrirent pour laisser sortir une foule tout aussi nombreuse et totalement identique à celle qui venait de défiler devant moi, et d'ailleurs, délaissant les bancs, elle prit le chemin inverse de la précédente. Lorsque le dernier membre de cette troupe fut passée, la main d'Elmor, meurtrie presque au sang par mes dents, relâcha sa pression et quitta mon visage. Apparemment personne ne nous avait remarqué et ceci me parut invraisemblable. C'est la seule réflexion que je fis à Elmor avant un long moment.

Je me laissais glisser le long du mur pour me retrouver assis, la tête dans les mains, hagard sans doute, à demi-inconscient, ne comprenant rien, ou peut-être pressentant trop bien ce qu'Elmor allait me raconter. Il s'accroupit à mes côtés, redressa ma tête, sans dire un mot, avec tendresse presque, se releva et me tendit la main pour m'aider à me remettre debout.

Mécaniquement, je me laissai faire et le suivis jusqu'à ce que l'on retrouvât progressivement le brouhaha innocent de la foule. Elmor ne s'arrêta point pour bavarder avec d'autres personnes, mais, exclusivement pour moi, il parlait, l'air gai, insouciant, me racontant les histoires les plus drôles. Je compris qu'il fallait donner le change et, puisant en moi, souris et lui répondis du même ton léger, seul séant en ces lieux. Je remarquai vite également qu'Elmor savait exactement où il voulait aller, mais précautionneusement, errait d'une rue à l'autre, revenant parfois sur ces pas, s'arrêtant, repartant en hésitant et finalement nous franchîmes une porte donnant sur un couloir sombre, le premier que je vis ainsi à Contratse, pour déboucher sur un escalier que nous empruntâmes, toujours dans le noir, périple qui me parut fort long, avant d'arriver enfin dans cette immense pièce sous toit, éclairée légèrement par l'aube nouvelle pénétrant par de nombreuses lucarnes. L'attitude d'Elmor changea totalement dès que nous fumes dans la pièce. Il se précipita sur une bouteille et nous servit à boire, le visage tendu, l'œil sombre, les doigts serrant nerveusement son verre et arpentant le grenier. Pour ma part, épuisé, je m'étais affalé sur un antique canapé que je n'ai guère quitté depuis.

Alors Elmor parla :

"C'est un spectacle auquel on ne s'habitue pas. Mais il fallait que je te le montre avant que tu ne sombres dans la ouate de Contratse. Je t'avais préparé de belles phrases et au moment de te parler, je ne sais plus comment te dire tout ce que tu dois savoir. Je sais que tu veux témoigner au monde libre et il faut que tu réussisses. Je t'ai vu écrire. C'est même comme ça que je sais su que celui que j'attendais était arrivé. Alors, quand j'aurai fini, tu écriras ce que je vais te dire. Je vais essayer d'ordonner mon récit mais je ne suis pas sûr d'y arriver.

Contratse était une ville comme les autres, mais c'était il y a bien longtemps. Au cours des temps, bien gérée, bien organisée, elle devint une cité luxuriante et radieuse où il faisait si bon vivre que le monde entier était tenté de l'habiter. Mais le monde ne tient pas dans une ville, tu le sais. Alors les édiles décidèrent de limiter l'immigration. On ceint la ville de belles murailles, prenant bien soin d'y annexer quelques terres pour nourrir la population. Seuls furent bientôt admis les hommes et les femmes de la plus haute compétence dans quelque domaine que ce soit. La plus brillante société qu'on puisse imaginer se trouva réunie. L'âge d'or ne dura pas longtemps car la population vieillissante n'arrivait plus à se renouveler.

Mais il paraissait impossible d'ouvrir les portes à une jeunesse qui eut risqué de saccager l'œuvre. Aussi, les scientifiques unirent leurs efforts et travaillèrent sur la matière. Très rapidement, ils découvrirent des secrets fabuleux qui leur permirent de créer de toute pièce l'alimentation, ce qui autorisa la construction d'usines sur les terrains de cultures, donnant une indépendance totale vis-à-vis de l'extérieur. Puis dans un second temps, ils maîtrisèrent la cellule humaine au point de l'empêcher de vieillir. Ces nobles vieillards firent entrer clandestinement de jeunes filles, belles bien sûr, scientifiquement élues pour reproduire une ultime fois la population de Contratse. Arrivés à l'âge adulte ces enfants cessèrent de vieillir. Je suis l'un d'eux, mais ce secret de l'éternité, nous ne fûmes que quelques uns à le connaître. Un jour, si nous en avons le temps, je te raconterai cela.

Je me rends compte que j'ai oublié de te dire qu'avant cette découverte, toute entrée de personne étrangère à Contratse avait été interdite, ce qui t'explique pourquoi nos mères entrèrent clandestinement.

Mais cette vie parfaite était pesante. On manquait de distraction. Nos pères nous avait donné une grande partie de leur savoir, mais nous n'en avions nul besoin, et nous en oubliâmes une grande partie, nous enlisant dans l'oisiveté et la vie facile.

Alors survint la troisième révolution de Contratse : la génération qui nous procréa décida de peupler cette cité d'une jeunesse passagère et divertissante : les éphémères. C'est cette foule que tu as vu disparaître et renaître. Chaque jour à la même heure, sur la même place, le même rite à lieu. Tu sais maintenant qu'il y a trois catégories d'habitants dans Contratse : les éphémères qui sont plus des robots que des hommes, les immortels et nous, quelques un seulement, conscients de cette situation.

Je sais que tu as des questions sur la langue, mais nous avons besoin de repos. Écris ce que je t'ai dit, puis repose-toi. Je vais dormir."

C'est mon tour de me reposer. Je vais dormir assis, terriblement las et excité tout à la fois de ces longues heures en éveil.

Lundi après-midi

Nous ne sommes pas retournés sur la place des éphémères. J'ai dormi longtemps. A mon réveil, au milieu de la nuit, j'étais seul. J'ai relu tout ce que j'ai écrit depuis mon arrivée

en me reposant ces questions sans réponses : " - Comment sortir de la ville ? - Où sont les vieillards qui ont bouleversé la vie de Contratse ? - Suis-je moi-même immortel ? - Resterai-je conscient ou sombrerai-je dans ce qu'Elmor appelle la ouate ? - Pourquoi Elmor et, semble-t-il, quelques autres forment-ils cette troisième catégorie ?"

Alors que j'étais plongé dans mes réflexions, Elmor est rentré, plus calme que la veille, reposé et même souriant. Je vais essayer de restituer l'entretien que nous avons eu. Bien sûr, je n'en livrerai que l'essentiel, simplifiant le dialogue, tout en espérant lui garder un peu de son rythme, voir de restituer ses moments de passion alternant avec la confiance tranquille. Hier Elmor m'a livré une version expurgée de l'histoire de Contratse, cachant quelques drames, essentiels pourtant dans ma quête de la vérité.

"- Je sais que tu brûles de me poser certaines questions, et je sais tout autant que certaines me seront cruelles. Mais il me faut essayer de te répondre.

- Suis-je immortel ? (Cette question fondamentale fusa de mes lèvres à son premier silence.)

- Oui. Toute personne franchissant les remparts traverse un fuseau ionique arrêtant son vieillissement. Il devient donc immortel comme tu le dis si bien.

- Mais nous sommes plusieurs dizaines à pénétrer chaque jour dans Contratse. Comment cette foule peut-elle vivre ? L'espace n'est point extensible que je sache.

- Non.

- Alors comment cela se fait-il ? Et pourquoi les portes de Contratse se sont-elles rouvertes ? Et pourquoi ne se referment-elles pas ?

- Parce que... (Elmor suspendit sa phrase, se leva, se servit à boire, revint en silence.)

- Pourquoi ? (Je haussais le ton sans le vouloir, mais je ne pouvais tolérer qu'il biaise.)

- Parce que ces vies nous sont nécessaires.

- Pourquoi ?

- Nos pères, bien que savants, ne fabriquaient la matière qu'à partir de la matière.

C'est pourquoi il fallut ouvrir les portes lors de la création des éphémères.

- Veux-tu dire que ?..

- Oui.

- C'est affreux !

- Peut-être, mais c'est Contratse : un monde à part.

- Mais comment cela se fait-il ?

- Pendant que les gens dorment, des robots programmés s'emparent d'eux et les emmène pour les recycler.

- Nous ne sommes donc pas immortels ?

- Si biologiquement. Mais mécaniquement, ou accidentellement, nous pouvons mourir. Mais avec de la chance, quelqu'un peut vivre très longtemps ici, en évitant les robots. C'est comme cela que la troisième partie a pu survivre.

- Et tu l'acceptes ?

- N'oublie pas que je suis de Contratse, que peu de gens savent ce qui se passent ici. Le paradis de notre cité avait aussi un prix. Celui de la mort... douce et inattendue. N'est-ce pas moins barbare que toutes les guerres, que la vieillesse et sa décadence, que...

- Arrête. Si tu justifie cela, pourquoi me parles-tu, pourquoi m'as-tu amené ici ? (Le ton s'était un peu élevé. La conversation s'animait et les réponses fusaient.)

- Pour te mettre en sécurité, pour t'éviter la mort. Les robots ne peuvent venir ici, comme je te l'ai dit. Fais moi confiance.

- Je te fais confiance, Elmor. Ce n'est pas la question, mais tu dois jouer le jeu de la vérité. Où sont les savants ? Où sont les vieillards ? Où est ton père ?

- Ne crie pas.

- Alors réponds !

- Même immortel et savant, il n'est pas simple de parler de son père, de remuer son passé !

- Qui était-il ? (Ma voix était de nouveau calme ; Elmor avait besoin de se retrouver, de tourner son regard à l'intérieur.)

- Un savant. Un des plus grands. C'est lui qui a trouvé l'ionisation des cellules permettant l'immortalité, et c'est lui aussi qui a dirigé les recherches sur la matière qui ont permis de fabriquer toute la nourriture.

- Où est-il ?

- Il ... Il est mort.

- Comment ?

- Qu'importe ?

- Comment ? (Elmor était devenu blême? Je sentis que la question que je venais de formuler dans le feu de la conversation était plus importante que je ne le croyais.)

- Assassiné. Et tu dois savoir que c'est pour cette raison que tu es là, en sécurité; parce que tu es le premier à pénétrer cette ville en voulant témoigner, à avoir gardé cette volonté de le faire après plus d'une semaine passée ici. Les autres, car d'autres sont venus avec tes intentions, se sont tous laissés prendre dans la ouate de Contratse. Tu voulais décrire la cité, je t'offre plus encore.

- Par qui ton père a-t-il assassiné ?

- Par d'autres habitants.

- Les connais-tu ?

- Oui.

- Qui étaient-ils ?

- Ce qui s'appellent des administratifs ou même des politiques.

- Pourquoi ?

- Mon père était un savant. Il avait les moyens de remettre en cause le fonctionnement de Contratse et il allait le faire quand il s'est aperçu de ce qu'il avait créé.

- Comment le sais-tu ?

- Parce qu'un jour, je suis entré dans un laboratoire où je n'aurais jamais dû aller et que j'ai surpris une conversation entre mon père et d'autres chercheurs. Je me suis éclipsé sans me faire voir et le soir même, je l'ai questionné. C'est ce jour que j'ai appris l'histoire de la ville. De toutes façons, il voulait me la narrer, comme les autres savants l'ont fait à leurs enfants. Nous sommes la troisième partie de la population... avec toi. Quelques temps après ces révélations, au moment où les savants allaient cesser de jouer à Dieu, ils ont tous été assassinés et leurs laboratoires détruits.

- Et que veux-tu faire ?

- Remplacer mon père.

- Pourquoi ne l'as-tu pas fait plus tôt ?

- Parce que cela m'était impossible. Nos pères étaient savants, mais ils ne nous ont pas tout appris, confiants en l'avenir, sûrs qu'avec l'aide de leurs livres nous saurions nous débrouiller, mais...

- ...les livres ont été détruits !

- Exactement. Enfin, ceux qui étaient dans la cité. Je sais qu'il existe une copie cachée par mon père à l'extérieur de la muraille. Il me l'a dit.

- Mais pourquoi ne l'as-tu pas cherchée ? (En disant ces mots, je me rappelais soudain, que moi-même n'avais pu trouver une sortie, et je continuai aussitôt sans attendre de réponse.) Pourquoi ne peut-on pas quitter Contratse ?

- Car pour s'assurer que nulle matière entrée ne quitterait les lieux, un système fut créé pour que tous les habitants restent ici.

- Quel est ce système ?

- Je ne sais pas vraiment : une sorte d'onde magnétique qui confine les gens dans une seule partie de Contratse. Nous avons essayé de mettre toutes nos connaissances en commun, de rechercher ce que nous ne savions pas, mais il nous manque certaines machines et certaines connaissances.

- Combien êtes-vous ?

- Une centaine tout au plus.

- Que sont devenus les meurtriers de vos parents ?

- Ils vivent dans un quartier de la cité, à l'écart de la foule, abandonnés de leurs enfants qui les ont oubliés. Ils forment une société fossile telle qu'on les rencontrait il y a plusieurs siècles.

- Sais-tu où ils sont ?

- Bien sûr.

- Et tu n'as pas essayé de...(je n'osais formuler, pris de pudeur à cette idée de meurtre.)

- Les tuer ? A quoi bon ? Leurs vies et leurs morts nous sont égales. Ce que nous voulons, c'est vivre !

- Mais vous vivez !

- Si tu veux. Toi-même ne considérera bientôt plus que tu vis. On ne vit pas sans liberté. On ne vit pas en se cachant sans cesse. On ne vit pas sans désir...

- Mais tu désires une autre vie...

- C'est la seule parcelle qui en reste en nous. Pas de vie de famille, pas d'enfants, pas d'activité, pas de création.

- Pourquoi ne pas créer, ne pas aimer et procréer ?

- Parce que dans cette cité parfaite, il manque....

- Quoi ?

- Enfin... Nous sommes stériles. Nos pères n'avaient pas prévus cela. Nous pouvons faire l'amour, mais cela ne nous intéresse plus. Il manque quelque chose, un risque ou un but. Cela te viendra !

- Suis-je aussi devenu stérile ?

- Je ne sais pas...

(Un long silence s'installa. Je le rompis peut-être bêtement.)

- Que faire ? N'y-a-t-il donc pas de solutions ?

- S'il y en a une, elle passe par toi.

- Mais je ne sais rien !

-Peut-être... mais tu es un esprit neuf et quand-même étranger. Si quelqu'un peut trouver une faille, c'est quelqu'un qui a réussi à résister à la ouate de notre ville."

Cette discussion me laisse pantois. A cette heure, je me demande s'il ne vaudrait pas mieux être pris par un robot que de sentir sur moi cette responsabilité qu'Elmor a mis sur mes épaules, qui m'obsède au point de ne plus pouvoir réfléchir sereinement. Elmor dort. J'écris ne sachant que faire d'autre. Comment arrêter Contratse dans son cheminement fou ? Faudra-t-il faire détruire la ville ? Et comment ? Je ne suis qu'un homme... et malgré mon ambition, je ne suis pas sûr d'avoir été conçu pour résoudre un tel problème. Je crois bien que j'ai peur.

Mardi soir

Hier, au réveil d'Elmor, j'avais l'air tellement accablé que mon ami a déniché quelques bouteilles d'authentique alcool, comme il ne s'en fait plus. Nous avons bu et nous sommes rendus ivres comme jamais je ne le fus, consciencieusement, vidant verre après verre jusqu'à ne plus tenir debout et à être incapable de parler et même de penser.

Au réveil, ce matin, un mal de crâne terrible a retardé le retour de la raison. Nous sommes allés faire un tour dans la ville, et depuis notre retour, je tourne dans la pièce, cherchant une solution, ou du moins, une idée d'action. J'ai demandé à Elmor de revoir cette nuit le renouvellement des éphémères. Peut-être cela m'inspirera-t-il plus que mon séjour dans cette pièce.

Mercredi

Même en étant prévenu, et à plus forte raison en l'ayant déjà vue auparavant, la scène de la place des éphémères est terriblement impressionnante. Je voulais garder le plus d'objectivité possible, mais il est difficile de voir marcher une foule insouciante vers la mort, sans un pincement de cœur. C'est au moment où les rangs serrés défilaient devant moi que je me suis demandé ce qui se passerait si on déréglaient cette organisation d'une quelconque manière, par exemple en retenant quelques éphémères hors de la foule, dans notre grenier, à l'heure où elles devraient retourner sur la place. Elmor doit réunir quelques membres de la

"troisième partie" pour que nous en parlions.

Jeudi matin

La réunion d'hier soir a permis d'élaborer un plan. Nul ne sait si le nombre d'éphémères a une quelconque importance, ce qui adviendra si nous en enlevons. Cette ignorance concerne non seulement Contratse et son organisation mais aussi la vie même de ces êtres manufacturés. Dès demain matin, nous irons assister à leur sortie des bâtiments. Nous nous mêlerons à eux et nous arrangerons pour en entraîner un ou deux chacun dans un lieu sûr pour leur faire oublier le temps. Elmor, qui est celui qui connaît le mieux la place ira juger de l'effet produit la nuit suivante à l'heure de la relève. Nous allons aujourd'hui donner un air plus convivial à notre grenier, lui rendre un air de neuf qu'il n'a pas eu depuis des siècles. Ce ne va pas être une mince affaire que d'enlever la couche de poussière qui recouvre d'antiques objets casés dans les recoins ou les toiles d'araignées suspendues sous les toits. Mais cette tâche achevée, cette pièce devrait être non seulement fréquentable mais même digne d'un musée des traditions. Allez, au travail !

Samedi

Un coup dans l'eau... Telle est la formule qui résume le mieux la journée et la nuit écoulées. Notre plan a fonctionné à merveille et nous avons réussi à "kidnapper" une bonne centaine d'éphémères. Nous leur avons offert une journée merveilleuse et y avons nous-même pris du plaisir. La "troisième partie" a déployé des trésors d'ingéniosité pour nous trouver les meilleures musiques pour danser, les boissons les plus fines pour nous désaltérer et, contre toute attente, les heures ont filé. Nous avons profité de cette journée pour tenter de mieux cerner ce que sont ces êtres. Leur culture générale est équivalente à celle d'un étudiant brillant du monde libre, ou extérieur comme chacun voudra; la géographie des lieux publics de Contratse n'a aucun secret pour eux et ils sont même capables de parler d'hier comme s'il l'avait vécu et de demain comme s'ils allaient le vivre. Bref, ce sont des êtres insouciantes comme tout habitant de la cité doit l'être. Il est visible qu'ils n'ont aucune connaissance de leur condition ni de leur origine. Vers 5 heures du matin, ou un peu plus tôt, certains de nos invités ont manifesté le besoin de sortir. Nous les avons chahutés un peu, remis de la musique et ils sont restés finalement, sans signe de nervosité ou d'angoisse. Et à l'heure exacte où devait avoir lieu le rituel de la place, nous nous sommes retrouvés... seuls ! Les éphémères se

sont désagrégés soudainement, nous laissant stupéfaits dans la pièce immense. Cela s'est passé de même dans tous les abris sauf un, où les éphémères étaient sorties plus tôt, et, suivies par leurs hôtes, se sont dirigés avec la foule vers la place où Elmor veillait. Le rituel a eu lieu sans contretemps ni manifestation aucune. Visiblement, il n'y a pas grand chose à attendre de ce côté là. C'est l'avis exprimé par l'ensemble de la "troisième partie" réunie en session extraordinaire ce matin et à laquelle j'ai eu la chance d'assister. Cette réunion s'est déroulée dans le calme, mais d'après Elmor, avec un intérêt qui semblait avoir disparu depuis longtemps. Il a ajouté : "Tu vois, ta seule présence redonne l'espoir à tous. Il faut que tu trouves une autre idée. Même si elle ne donne pas de résultat, elle ressoude notre clan."

Je suis épuisé et cette nouvelle idée qu'il me faut trouver attendra mon réveil, dans le meilleur des cas.

Dimanche matin

Mon esprit, sans tourner à vide, n'arrive pas à trouver une faille dans le mécanisme de ce monde. Tout au plus ai-je convaincu Elmor et un de ses amis de m'emmener voir les administratifs dans leur quartier réservé. Si cela ne sert à rien, du moins aurai-je une vue encore plus complète de Contratse.

Dimanche soir

Nous avons fait notre visite. J'ai arpenté un quartier de vieilles bâtisses individuelles entourées de beaux jardins parés des plus belles fleurs de la création et de pelouses magnifiques. Chaque résidence à sa piscine. Un peu partout, il est possible de voir des vieillards rieurs buvant le digestif ou l'apéritif en grand habit d'époque, ou jouant à de vieux jeux de cartes. J'ai plongé dans un autre temps, celui de mes ancêtres, si j'en crois tout ce que j'ai vu et entendu dans ma vie.

Nous avons été interpellés plusieurs fois par des groupes de personnes âgées surpris de voir des jeunes dans leur quartier. Ils nous ont demandé des nouvelles de la ville. Elmor a répondu que tout allait pour le mieux et son ami s'est fait passer pour le fils de l'ancien premier magistrat pour expliquer notre présence surprenante. Bien sûr, nous avons soigneusement évité la demeure de celui-ci. J'ai découvert qu'Elmor connaît parfaitement ces lieux et ces gens, qui eux, l'ont oublié depuis longtemps. Je le soupçonne d'être venu entretenir la haine qu'il cache de son mieux. J'ai vu son regard se durcir à plusieurs reprises,

devant certaines personnes, me révélant ainsi les acteurs essentiels de la mort de son père et des ses amis. Je pense que ces gens là ne se posent plus de questions depuis fort longtemps. Ils ont du choisir un jour de faire de Contratse ce qu'elle est, et sachant que rien ne peut perturber le bon fonctionnement de leur monde, n'ont plus rien à voir avec celui qui jouxte leur quartier.

Cette visite m'a pourtant, et je ne sais pourquoi, fait poser une question à Elmor. Comment se fait-il que les satellites espions n'aient jamais pu éclairer le monde extérieur sur Contratse ? "Tout avait été prévu. Un rideau nucléique empêche tout regard extérieur de se renseigner sur notre cité." Mais mon initiateur ne sait pas si ce rideau laisserait passer un pigeon voyageur si nous arrivions à en trouver un.

Finalement, nous sommes revenus dans notre grenier sans avoir aucunement avancé.

Mercredi

Je suis retourné arpenter Contratse, cherchant désespérément un indice. Mais rien. Elmor respecte mon silence. Mais je le sens dans l'attente. Je me sens pris dans l'engrenage d'une certaine angoisse et je comprends mieux maintenant le désir de la "troisième partie" d'en finir avec ce mode de vie. Demain, cela va faire trois semaines que je suis arrivé et ce laps de temps me paraît une éternité. Si j'arrive à ressortir de ce piège, je... en fait, je ne sais pas ce que je ferai. Quand je pense à cette éventualité, je fais les rêves les plus fous. J'en suis à me dire que j'irai voir Isaline dont je revois le visage pour la première fois et que nous ferons un enfant, si cela m'est encore possible. A moins que ce ne soit une belle fête avec les meilleurs mets et les alcools les plus chers. Mais peut-être me contenterai-je d'un long silence dans le calme de ma chambre, avec comme petit bruit d'accompagnement, le léger cliquetis des gestes ménagers de ma mère. Tout est possible. Mais pour l'heure, je suis encore ici et je m'aperçois que Contratse est peut-être un contrat, mais aussi un contraste, ou plutôt des contrastes. Les immortels et les éphémères, la vie facile et l'ennui, l'absence de contraintes et la prison.... Et quand on sait ce qu'est le quotidien ici, on se dit qu'il faudrait détruire cette ville.

Jeudi matin

Cette nuit, j'ai eu une nouvelle idée. Il nous faut pénétrer dans les ateliers où

"naissent" les éphémères. Je me suis rappelé ma première découverte de la place. Appuyé contre le mur, avant que la foule arrive, j'ai senti une vibration. Celle-ci est-elle seulement dûe au processus de création des êtres ou ces bâtiments abritent-ils d'autres machines ? Elmor et quelques uns de ses amis les plus décidés, viendront avec moi. Nous ne savons pas quels sont les risques encourus. Nous sommes tous réunis, un peu tendus certes, mais déterminés.

Il me faut mettre toutes mes notes en sécurité et devant l'impossibilité de savoir où elles seront le mieux protégées, je me suis ouvert de ce problème à Elmor, qui, par miracle, sait où se trouve une ancienne laser-copieuse. Dans le quartier des anciens, une cave de la maison directoriale contient ce genre de machine. Cet après-midi, nous irons donc multiplier mes notes. J'en garderai un exemplaire, l'original, sur moi, d'autres seront répartis dans certaines maisons de plusieurs quartiers et enfin, quelques amis de la "troisième partie" en conserveront sur eux.

Jeudi soir

Nous avons atteint notre objectif sans problème. A l'heure de la sieste, nous avons traversé le quartier désert puis rejoint la cave sur les indications d'Elmor, qui est incontestablement le patron écouté et suivi de la "troisième partie". Son autorité efficace amène la confiance. Dans son ombre, j'ai l'impression que rien ne peut m'arriver. La cave était un vrai musée. Nous avons remis en route la laser-copieuse comme si elle avait fonctionné la veille, puis j'ai arpenté un peu les recoins à la recherche d'autres appareils pouvant servir mes desseins. Fort bien m'en pris, car j'ai trouvé un vieil appareil de photo-laser avec de nombreuses recharges. Il m'a paru en parfait état de marche. L'absence de batteries ne me permet que de faire des vues fixes, mais je m'en contenterai. J'ai donc pris un certain nombre d'images de ce quartier et demain matin j'irai prendre des vues de Contratse. Dans la nuit de vendredi à samedi, j'irai également essayer de saisir la scène des éphémères si les conditions de lumière le permettent. Cette visite nous permettra d'étudier les lieux et d'envisager comment pénétrer dans les bâtiments. Si tout va bien, la nuit suivante, nous ferons notre expédition.

Samedi midi

J'ai réussi à prendre des clichés de la place des éphémères mais l'absence de diffuseur ne me permet pas de juger du résultat. C'est fort dommage car cela aurait pu être

instructif. Mais mes compagnons sont impatients d'agir et je ne peux retarder l'échéance de leur nouvel espoir.

La visite de cette nuit nous a permis de remarquer que les portes de sortie ne restent ouvertes que le temps de laisser passer la foule. Il nous faudra donc nous faufiler à contre-courant ce qui ne sera certainement pas chose aisée. La disparition des éphémères dans nos abris prouve que celle-ci n'est pas due à un phénomène physique ou chimique sur la place. Nous pourrions donc nous approcher des ouvertures pendant le rite de destruction. Il paraît quand même prudent de ne pas s'aventurer sur la place quand celle-ci est vide. Nous ne resterons seuls à découvert que quelques secondes.

Voilà. Tout semble prêt. Il ne nous reste qu'à attendre cette nuit.

Jeudi

Il y a quatre semaines tout juste que j'entrais dans Contratse. Le rêve s'est transformé en cauchemar dont je sors à peine. J'ai retrouvé ma chambre où j'écris la fin de mon aventure. Avant même d'avoir achevé ce récit, il est vendu au plus grands instituts de média-communication. Je suis devenu "l'homme de Contratse", aux dires de mes parents qui sont actuellement mes seuls liens avec la vie. On guette ma sortie, on me sollicite sans arrêt, on me réclame. Il est pourtant trop tôt.. Le rêve qui a entraîné mon départ pour Contratse est réalisé, et pour l'instant, je n'ai pas envie de rencontrer la foule, d'être questionné, de refaire le même récit à longueur de temps.

Les examens à l'hôpital m'ont totalement rassurés pour l'immédiat et l'état de choc n'aura pas été trop long depuis mon rapatriement d'urgence lundi à midi.

Mais je prends les événements à l'envers. Il me faut reprendre l'ordre logique de mon récit. Dimanche matin, notre petite troupe, composée d'une dizaine d'hommes s'est donc dirigé vers le lieu désigné à l'heure prévue. Pénétrant avec la foule, nous sommes allés nous accroupir tout près de la porte d'un des bâtiments jouxtant la place. Dès que l'entrée s'est ouverte, nous nous sommes dressés, et, l'un suivant l'autre, accroché à son maillot pour ne pas le perdre, rasant le mur d'un côté et jouant du coude de l'autre, nous sommes entrés. Sitôt trouvé un recoin libre de toute présence, nous nous sommes arrêtés, reprenant notre souffle et laissant la marée humaine caquetante vider les lieux. Un silence impressionnant envahit alors l'espace. Nous osions à peine respirer, oppressés par le vide soudain et l'angoisse d'être

découverts. Par qui ? Nous ne le savions pas, et c'est le pire d'ailleurs.

Elmor, le premier, réagit et avança à la découverte de l'atelier, suivi immédiatement par tout le groupe. Cette immense pièce était visiblement la salle d'attente de la sortie, occupée par de nombreux bancs vides, rappelant la place toute proche. Au fond, une grande porte close nous attendait. L'un de nous la poussa précautionneusement, tandis que les autres, obéissant à la tactique mise au point précédemment, s'abritaient de chaque côté de l'ouverture. Rien ne se produisant, nous pénétrâmes dans ce qui était le vestiaire. Des piles d'habits étaient soigneusement rangées par taille, couleur et sexe, et tout au long d'un mur s'alignaient lavabos, glaces et nécessaires de toilette : maquillages, peignes, gels... Dans cette salle d'une cinquantaine de mètres de long s'éleva soudain un bruit.

Chacun se cacha au plus vite parmi les vêtements, à la recherche d'un quelconque instrument pouvant servir à sa défense. Je ne trouvai rien d'autre que de malheureux cintres fragiles et ridicules, mais permettant à mes mains de se serrer dans l'attente de l'inconnu. Un bruit de machine s'approchait de nous. Une vibration semblable à celle déjà ressentie la précédait. Avec soulagement, je vis passer devant moi un robot allant déposer de nouvelles piles de vêtements neufs dans des casiers vides. Le robot disparu après avoir fait le trajet inverse, notre avance reprit. Deux issues étaient possibles : celle utilisée par le robot qui venait vraisemblablement d'un atelier de production de vêtements, ou une autre sur notre gauche, que nous choisîmes d'emprunter après un rapide conciliabule. Un grand couloir s'échappait devant nous, semant sur chacun de ses côtés de nombreuses portes à intervalles réguliers. Nous ne pouvions plus reculer. Il fallait avancer dans cet espace découvert sans autre possibilité pour se cacher que ces portes fermées sur un spectacle que nous découvriâmes en franchissant la première et qui allait se répéter dans chaque autre pièce. Les salles de deux mètres sur trois étaient toutes semblables contenant quatre conques sous verres, une de chaque côté au raz du sol surmontées chacune d'une autre identique à un mètre cinquante de hauteur. Ces véritables lits hermétiques étaient surmontées d'un appareillage complexe et alimentées de plus par plusieurs tuyaux de calibres différents. Ces conques étaient vides et rien ne se passait à l'intérieur. Nous avançâmes, jetant un coup d'œil à chaque pièce pour ne rien laisser au hasard. Nous allions, silencieux, rapides et tendus. Arrivés au bout du corridor, nous débouchâmes sur un couloir perpendiculaire. Il fut décidé d'aller d'abord à gauche pour trouver un nouveau passage semblable à celui que nous venions

d'emprunter, avec les mêmes pièces pourvues des mêmes équipements. L'inspection fut rapide et se répéta une troisième puis une quatrième fois. Le temps passait. Alors que nous avions presque fini la visite du dernier corridor, un léger ronronnement se fit entendre. Dans les pièces où nous nous trouvions (pour gagner du temps, chacun vérifiait une salle), des voyants s'allumèrent. Tout le monde dut se figer. Mon regard, comme celui des autres sûrement, se dirigea vers les conques. Des différents tuyaux sortaient plusieurs produits qui se répandirent dans un moule de forme humaine dévoilé par la rotation sur lui-même du fond du "lit". Des rayons s'allumèrent, produisant une lumière tellement éblouissante que je me retirai dans le couloir où je retrouvai mes compagnons pareillement éblouis. La production des éphémères pour le jour suivant venait de commencer. L'un de nous suggéra que l'on pourrait essayer de saboter les machines. Cette solution fut repoussée à plus tard, si nous ne trouvions rien lors de l'exploration qu'il nous fallait continuer. Plus nous avançons, plus il apparaissait que nous étions dans un monde entièrement robotisé, si sûr de sa force, que ses concepteurs, les parents de mes amis, ne s'étaient même pas chargés de lui assurer une défense. Contratse était conçue pour vivre sur elle-même sans rien craindre du monde extérieur. Nous fîmes marche arrière pour nous retrouver près du couloir par lequel nous étions arrivés, mais au lieu de l'emprunter, nous allâmes tout droit jusqu'à rencontrer une porte sur notre droite. Suivant le même plan de sécurité, l'un d'entre nous entra qui nous fit signe bientôt de le rejoindre. Nous étions dans le central de l'usine. Des cadrans dont nul sur terre ne connaissait plus l'utilité s'étaient étalés sur des machines parsemées de voyants. Des numéros défilaient sur des compteurs. D'antiques mais puissants ordinateurs étaient en marche. L'œuvre fabuleuse des pères de la cité moderne était efficace comme au premier jour, prouvant le génie de ces êtres. Muets, nous fîmes le tour de la pièce, cherchant une quelconque indication pouvant nous donner une idée. Nous comprimes qu'il y avait une dizaine d'ateliers identiques à celui que nous venions de visiter. La chance avait voulu que nous entrions dans le bâtiment qui abritait le centre vital de la production des éphémères. Pouvions-nous stopper les ordinateurs ? Quelles conséquences un tel acte aurait-il sur la vie de la cité ? Nous en discutâmes. Pour une fois, la première depuis que je le côtoyais, Elmor ne prit pas part à la discussion. Il errait dans le central, l'air absent, concentré sur lui-même. Je le suivais des yeux, écoutant la conversation des autres membres de l'expédition. Les plus décidés étaient prêts à détraquer les machines, tandis que les autres trouvaient cette solution un peu prématurée. Ils tenaient pour la patience, pour une visite plus approfondie et une

meilleure connaissance de tous les phénomènes extraordinaires qui nous entouraient; ils voulaient explorer d'autres lieux pour découvrir le centre de production des rayons ionisants et du rideau nucléaire, mais aussi les autres centres de production de la nourriture. Aucune majorité ne se dessinait. Pour ma part, j'avais envie d'en savoir encore plus mais je comprenais aussi l'impatience de certains. Elmor toujours absent, bien qu'avec nous, fut sollicité pour rendre son arbitrage.

"Attendez... Je ressens une impression bizarre depuis que je suis ici. Attendez... La sensation d'être dans un lieu connu... D'être déjà venu... Attendez...."

Il continuais d'arpenter la pièce. Il s'arrêta, ferma les yeux semblant se concentrer encore plus intensément. Il revint vers la porte, jucha l'espace, ferma les yeux, les rouvrit, soudainement métamorphosé, pâle à l'extrême, hagard presque. Il nous regarda, resta coi, puis avança en direction d'un ordinateur, tapa un ordre bref... A notre grande surprise, l'ensemble des machines accolées au mur du fond s'élevèrent au dessus de nos têtes, suivant en cela la paroi actionnée par un mécanisme. Nous découvrîmes d'autres ordinateurs, d'autres machines, des centaines réparties dans une vaste salle. Elmor se tourna vers nous :

" Nous sommes dans le laboratoire de nos pères. Celui que nous croyons détruit. Je ne sais comment nous avons pu le croire ni comment nous n'avons pu le retrouver plus tôt. Mais nous y sommes. Molnet, ton père travaillait à ce poste, le tien Colam à celui-ci et le mien à cette place..."

Tous le regardaient sans bien réaliser. Chacun cherchait à se remémorer, mais nul ne semblait y parvenir. Ils erraient d'une place à l'autre, d'une paillasse de chimiste à un terminal d'ordinateur, d'une table à un rayon de documentation. Mais seul Elmor semblait connaître l'endroit et s'y dirigeait comme s'il l'eut toujours fréquenté. Je rompis le silence : "Elmor, sais-tu si les commandes des machines sont ici ? Sais-tu les arrêter ?"

- Tout est ici. Les commandes et les modes d'emploi, s'ils n'ont pas été détruits ! Je n'arrive pas à comprendre comment j'ai pu intégrer l'image de ce laboratoire détruit." Il se dirigea vers l'endroit qu'il avait désigné précédemment comme l'emplacement de travail de son père, ouvrit un tiroir, prit une clé et se dirigea vers une haute porte de fer qu'il ouvrit. Une importante documentation y était rangée, soigneusement ordonnée. Il se tourna vers nous :

"Tout est là. Je me souviens comme si c'était hier de cette journée où j'ai surpris la conversation de nos pères. Ils étaient réunis ici, enfin, un certain nombre d'entre eux et avaient décidé de mettre hors circuit toutes les machines qui après avoir été leur espoir, paraissait être la source d'un enfer... enfin d'une humanité indigne de leurs enfants. Maintenant, si nous le voulons vraiment, nous pouvons réaliser la dernière œuvre des savants. Rappelons nous simplement que nous ne savons pas quelles conséquences immédiates et futures cela aura sur la cité et sur... nous-même."

L'unanimité fut vite faite. Ils atteignaient le seul but qu'ils aient jamais eu, et étaient décidés à aller jusqu'au bout de leur action. Qu'importe ce qui allait arriver à la ville ou à eux... Je continuais à prendre méthodiquement des clichés conscient d'immobiliser un moment exceptionnel. Elmor prit un disque, l'engagea dans un ordinateur, entouré de sa poignée de compagnons. Il commença à tripoter les touches, lisant la suite des instructions jusqu'à ce qu'apparaisse la demande de confirmation d'arrêt total du fonctionnement des machines et de destruction des fichiers. A ce moment là, il s'arrêta, interrogea une dernière fois du regard les autres, accepta leur approbation et appuya sur OUI. Des voyants s'éclairèrent un peu partout dans la pièce puis s'éteignirent. Je vis le visage de mes amis se rider en quelques secondes, leurs cheveux blanchirent s'allonger à une vitesse vertigineuse. Elmor balbutia un son qui ressemblait à "merci" et tomba comme tous ses compagnons. Leurs habits et leurs chairs se décomposèrent dans les minutes qui suivirent. Je crois que je hurlai, puis m'enfuis en courant dans les corridors qui nous avaient menés à cette salle. J'arrivais dans le vestiaire que je traversais alors que les rayons tombaient en poussière. Je m'arrêtais pour prendre un cliché, retrouvant un peu mes esprits, me forçant au calme et comprenant que le temps s'écoulait enfin pour Contratse; le temps prenait sa revanche et défilait à une vitesse folle jusqu'à rejoindre le temps libre du monde extérieur. C'est en voulant prendre ce cliché, que je m'aperçus que mon appareil se couvrait d'une couche de rouille et bientôt s'effritait, anéantissant mes espoirs de témoigner par l'image de cette cité. Des morceaux de toiture commençaient à tomber. Je repris ma route, traversant le grand hall sous une pluie de poussières mises en mouvement par les chutes de corps plus lourds. Je débouchai enfin sur la place, allai me mettre en son centre et assistait au long anéantissement de la ville. Peu à peu les bâtiments autour de moi s'effondrèrent... Je ressentis une démangeaison sur mes joues : la barbe poussait. Mes oreilles bourdonnaient et soudainement

tout s'arrêta, les dernières poussières tombèrent lentement sur un sol vierge à des kilomètres à la ronde.

Je m'allongeais sur le sol, le sang fou se bousculant dans mon corps, la tête me tournant, ma vision s'altérant. Je sombrais dans un trou noir... J'en émergeais, je ne saurais dire combien de temps après mon évanouissement, réveillé par des voix. J'ouvris les yeux, découvrant des militaires qui me posaient des questions auxquelles je ne pus répondre. Elles me parvenaient de lointaines contrées, je les comprenais bien après qu'on me les posât. Je me laissais guider jusqu'à un véhicule aérorapide qui m'emmena à l'hôpital. Il devait être midi environ ce lundi là...